

Cette réflexion faite *in pecto* et à la seule fin de mettre sa conscience en repos, M. de Courtenay releva la tête et dit à son compagnon :

—Est-ce que, sérieusement, tu vas donner suite à cette affaire ?

—Naturellement, répondit Arthur.

—Mais, qu'est-ce que ce monsieur ?

—Voilà sa carte.

M. de Courtenay lut ce nom : René Maillefer, et haussa un peu les épaules.

—Mon bon ami, dit-il, il faut être indulgent pour ce monsieur. Si la provocation n'est pas sans remède, je t'engage à ne pas aller plus loin.

—Il a levé sa cravache sur moi.

—Diable !

—Tu comprends donc qu'il faut que les choses aillent leur train.

M. de Courtenay ne répondit pas.

—Nous allons entrer au club, reprit Arthur, et tu demanderas à Gaston de R... ou à quelque autre de nos amis de se joindre à toi. Vous arrangerez cela pour demain matin, à l'épée, bien entendu.

M. de Courtenay fit un signe de tête affirmatif et ils continuèrent à descendre les Champs-Élysées.

Le club dont ils faisaient partie tous deux était sur le boulevard.

—Mon bon, dit Léon de Courtenay, lorsqu'ils furent au rond-point, viens chez moi, tu t'installeras dans mon fumoir et j'irai au club pendant ce temps-là.

Ils prirent alors la rue du Cirque, traversèrent le faubourg Saint-Honoré et, par la rue de la Ville-l'Évêque, arrivèrent au boulevard Malesherbes, que M. de Courtenay habitait, si on s'en souvient.

Un groom prit les deux chevaux en mains, et M. de Courtenay, après avoir installé Arthur chez lui, se dirigea à pied vers la Madeleine.

—Il ne faut pas, se dit-il, donner à cette chose-là plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Je vais arranger à mon petit Arthur un petit duel à la première goutte de sang, et pour cela il me faut un homme raisonnable et non point un étourdi comme Gaston de R..., qui ne recule devant aucun luxe de courage lorsqu'il fait battre ses amis.

Le mois de septembre est, pour les Parisiens de la haute vie un mois de villégiature, de chasse et de voyages, et le tout Paris qu'ils fréquentent est à peu près désert.

Il n'y avait donc que très peu de monde au club quand M. de Courtenay y arriva.

Mais, par contre, un personnage, qu'on n'y voyait que rarement depuis longtemps, s'y trouvait assis dans une embrasure de croisées et lisant un journal du soir.

—Par exemple ! fit Léon en riant, je veux passer pour un philanthrope si je vous croyais ici !

Le personnage leva la tête. C'était M. de Valserres.

—Ah ! c'est vous, Léon ? dit-il.

—Oui, mon cher bon, et je ne m'attendais guère à vous trouver ici.

L'ancien banquier se prit à sourire :

—Je suis du club depuis l'âge de dix-neuf ans, dit-il, j'en ai quarante-cinq, voyez si je ne suis pas un des doyens.

—Le doyen de tous, dit un autre personnage assis tout près de là. Je ne suis venu qu'après vous, Valserres !

—Mais on ne vous voit jamais, surtout depuis le mariage de votre fille, dit M. de Courtenay.

—Je ne viens pas à Paris une fois en huit jours, tout à l'heure je me suis trouvé sur le boulevard, ayant soif et ayant chaud, et je suis monté. Et puis je ne dîne pas à Auteuil. Mes enfants dînent en ville ce soir, et ils m'envoient au cabaret.

Mon cher bon, reprit M. de Courtenay, l'accent avec lequel vous dites "mes enfants" est parfaitement onctueux,

mais il ne vous donne rien de vénérable. Vous êtes aussi jeune à l'œil que votre gendre, et vous allez voir, par le service que je vais vous demander, quel cas je fais de votre attitude à la papa.

—Vous avez besoin de moi ?

—Oui, vous connaissez Arthur de M...

—Parbleu !

—Voulez-vous avec moi lui servir de témoin ?

Il se bat ?

—Oui, demain matin.

Mais, mon cher, dit M. de Valserres, vous voulez donc me faire gronder par ma fille et par mon gendre ?

—Ils ne le sauront pas. D'ailleurs, écoutez, c'est un véritable service que je vous demande. Arthur a eu une querelle des plus sottes avec un homme qui n'est et ne sera jamais de notre monde, et je voudrais d'abord que la rencontre n'eût pas de suites graves et qu'elle ne fit aucun bruit. Comme dit la Palphérine, le héros de Balzac, quand on est quelqu'un, on ne se bat qu'avec quelque chose.

—Quel est donc l'adversaire ?

Un homme qui a fait fortune en six mois. Voilà sa carte.

Au nom que M. de Valserres lut tout bas, le membre du club qui était assis tout auprès, à la fenêtre voisine, fumant son cigare et prenant à petites gorgées un verre d'absinthe, leva tout à coup la tête.

—Mille excuses, mes bons amis, dit-il, si votre conversation m'arrive ainsi par lambeaux ; mais ne dites-vous pas qu'Arthur de M... a une affaire ?

—Oui, fit M. de Courtenay.

—Avec M. René Maillefer ?

—Précisément.

—Est-ce que cela ne peut pas s'arranger ?

—Je ne crois pas.

Tant pis ! dit le buveur d'absinthe avec flegme.

—Mais pourquoi donc ?

—Parce que le bonhomme dont vous parlez est de première force à l'épée.

—Et Arthur, donc !

Le buveur d'absinthe est un imperceptible haussement d'épaules, puis il répondit :

—Au fait, cela vous regarde, et non moi. Mais...

V

—Mais quoi ? fit M. de Courtenay.

—Cet homme a la main malheureuse.

—Ah ! ah !

—Il a tué deux hommes le même jour.

—Et dans la même pièce, sans doute, drame ou féerie, ricana M. de Courtenay, car il a la tournure d'un ancien cabotin de province.

—Il a le mauvais œil, dit froidement le buveur d'absinthe.

—Comment ! lui aussi ?

Mais à peine avait-il prononcé ce mot, que M. de Courtenay se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Diable ! pensa-t-il, il ne faut pas parler de mauvais œil devant Valserres, et, s'il savait que nous avons rencontré Simon, il ne voudrait pas servir de témoin à Arthur.

Ce mot de mauvais œil avait, du même coup, plongé M. de Valserres dans une rêverie profonde.

Un quart d'heure après, MM. de Valserres et Léon de Courtenay quittaient le club.

L'ex banquier passa alors son bras sous celui de M. de Courtenay et lui dit :

—Mais quelle singulière idée avez-vous eue là, mon ami, de venir me chercher pour que je serve de témoin à Arthur de M... ?

—Je ne vous cherchais pas, répondit Léon, mais vous ayant rencontré, je me hâte de vous choisir, attendu que je veux avec moi un homme sage et non quelqu'un des fous qui fréquentent notre club. Je ne veux pas d'un duel à outrance, d'abord parce que j'aime beaucoup Arthur, et ensuite...